

Je reconnaissais la voix en quelque sorte et elle avait un débit très rapide. Si je n'avais pas entendu une phrase, je pouvais dire par exemple : « Pourriez-vous répéter ? »

Q : C'était dans votre esprit ?

H : C'était strictement mental. Sinon je considérerais cela comme une activité hallucinatoire. Je ne ressens pas comme cela.

Q : Est-ce comparable à quoi que ce soit en termes de comment nous nous entendons parler les uns les autres, ou comme si vous vous parliez à vous-même ?

H : Ce n'était pas ma voix. Et ce ne pouvait pas l'être, parce que la voix parlait de choses reliées à un domaine qui ne m'est pas du tout familier.

Q : Qu'en est-il de la lecture à voix basse ? Lorsque vous êtes dans cet état, vous entendez les mots, vous pouvez réellement vous entendre.

H : Oh ! Il n'y a pas de lecture à voix basse. C'est un processus qui est vraiment impossible à expliquer pour moi. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Je ne connais rien dans ce domaine, et donc je ne serais pas en mesure de dire si c'est comme ce que « X » a fait, ou n'importe quoi d'autre, parce que je ne sais pas ce que « X » a fait.

Q : Vous pouviez entendre les mots clairement dans votre esprit même si vous n'entendiez pas de son ?

H : Je savais que c'était un mot... Je pense que le mot « savoir » est peut-être un meilleur terme qu'entendre ». Je ne savais pas de façon consciente au début de la phrase comment la phrase finirait. Et c'était pour moi un handicap supplémentaire en termes de langage ordinaire. Parce que normalement, si l'on veut dire une phrase, on sait ce qu'elle sera, on a en quelque sorte une structure d'ensemble immédiate (Gestalt). Mais ce n'était pas le cas. Et cela me parvenait très facilement, très rapidement et tout en douceur. Je suppose que je pourrais même dire sans peine, sauf que cela m'ennuyait à mourir, mais ça, c'est une autre affaire. « Entendre » n'est pas le bon mot, je pense. Je pouvais arrêter n'importe quand et reprendre quand je le voulais, dans les voitures taxi, dans le métro, n'importe où.

C'était un peu comme se déplacer entre des appels téléphoniques. Mais vous soulevez une question à laquelle je ne pense pas pouvoir répondre... J'essaie vraiment de le faire.

Q : Donc, il y avait un certain mécanisme en route parce que vous entendiez quelque chose que vous traduisiez en sténo.

H : ... Oui, mais je suis habituée à la sténographie. Je l'utilise pour des séances de thérapie de groupe, donc c'est quelque chose avec laquelle je suis parfaitement à l'aise. C'est vraiment une question de vitesse. Je n'aurais pas pu suivre le débit en utilisant une écriture ordinaire...

Q : ...Oh ! Vous n'auriez pas pu suivre...

H : ... Oh non, c'était très rapide. J'avais besoin de la sténographie.

Q : Qu'en est-il de l'écriture automatique, quelque chose que le stylo écrit pour la personne ? La personne n'a aucun contrôle. Est-ce que cela a quelque ressemblance avec ce que vous décrivez ?

H : Non, ce n'est pas du tout comme cela. Je pouvais arrêter à tout moment, et je l'ai souvent fait. J'ai été très souvent interrompue, et je devais arrêter... Je n'ai jamais perdu conscience du lieu où j'étais, ou de ce que je faisais. Mes stagiaires ne cessaient d'aller et venir et de m'interrompre à tout bout de champ à cause des séances de thérapie.

Bill (Thetford) dit toujours que je me dissocie très naturellement, ce que je ne prends pas comme un compliment. Mais peut-être que c'est cela. Et je pense qu'en un sens, ce doit être cela, parce que je ne comprends pas ce qui s'est passé. Je ne le comprends pas et je me sens encore aussi déconcertée.

Et je suis encore un peu mal à l'aise avec le matériel. Mais je m'y suis habituée maintenant. Et je m'habitue aussi au sentiment que c'était la bonne chose à faire. Or le plus curieux, et c'est très étrange, est que je suis habituée à faire à peu près tout ce que je veux dans la vie. Je prends mes propres décisions. Mais pour une raison ou pour une autre, il ne m'est jamais venu à l'esprit de ne pas le faire. Je pensais que ce devait être fait. J'ai tout fait pour que cela se fasse sans moi pour ainsi dire, je ne voulais pas empiéter. Et je sentais que c'était une question d'intégrité personnelle de ne pas interférer. Je n'ai pas interféré dans le processus.

Je pense que ce que j'ai trouvé le plus bouleversant sous ce rapport, c'est que cela allait à l'encontre de tout ce que je croyais, et c'était très difficile. Mais je sentais que c'était plus important. Je sais ce que je crois, mais je ne savais pas ce que cela allait faire ensuite. De plus, j'étais satisfaite de la cohérence des propos, et la cohérence est quelque chose que je considérais comme un critère obligatoire. Ça se lisait très bien. Et je sais la peine que je me donne parfois pour réussir à lire quelque chose à moitié aussi bien que ça, ce qui est très angoissant. Et cela sortait très rapidement. Ça parlait d'un système dont je ne connaissais rien et qui me confondait sans fin. J'en louche encore !

Q : Vous avez tenté de modifier les mots parfois, n'est-ce pas ?

H : Oui, je l'ai fait. Parfois le mot me dérangeait et j'oubliais *qui* en était à l'origine, et je me sentais inconfortable à ce propos. Mais puisque je suis assez bonne en édition je pensais : « Eh bien ! Je ne fais qu'améliorer les choses, tu sais, c'est tout ! » Mais plus tard, lorsqu'on reprenait où on avait laissé, je voyais bien que ce serait illogique si je n'utilisais pas le mot originel. Alors, j'ai très vite appris que c'était une erreur : « Ne fais pas cela parce que tu vas interférer avec la cohérence interne. » Alors, j'ai arrêté de le faire. Très vite, j'ai appris que c'était une grande erreur. Nous sommes donc retournés pour changer tous les mots changés et les replacer dans leur forme originelle.

Q : Vous souveniez-vous de ce mot et deviez-vous revenir en arrière ou suffisait-il de demander ?

H : J'avais l'habitude de dire à Bill, « c'était tel mot... ». Mais parfois - selon moi pas plus de deux ou trois fois - je ne le savais pas. Mais je savais que j'avais gaffé, et je ressentais davantage la gaffe que la bonne réponse. Alors je regardais comme sur une sorte de tableau noir dans ma tête et le mot était écrit, le mot qui aurait dû être là. Et je demandais : « Puis-je le voir écrit sur le tableau noir ? »

Q : Vous demandiez et vous pouviez le voir ?

H : Oui, si j'étais indécise. J'avais oublié de le mentionner.

Q : Y avait-il également cette évidence qui l'accompagnait, comme ...

H : ... Non, je le lisais simplement. Sur le tableau noir, je le voyais écrit en lettres.

Q : C'était donc quelque chose de très visuel dans votre esprit.

H : À ce moment-là c'était visuel. Normalement, ça ne l'était pas. Mais je pense que cette modalité a dû être mise en place parce que j'avais perdu mon chemin et que je ne savais plus quel mot c'était.

Q : Pouviez-vous terminer à n'importe quel moment quand vous ne vouliez plus entendre ou que vous n'aviez plus envie de continuer ?

H : Oh, oui !

Q : Autrement dit c'était strictement votre option ?

H : Oui, beaucoup ! Sauf que je ne me sentais pas bien si je ne le faisais pas... je veux dire si je ne le faisais pas alors que j'étais censée le faire. Parfois, je ne pouvais pas dormir puis je devenais très agitée. À un moment donné, je ne l'ai pas fait pendant environ trois semaines, je me sentais comme poussée - assez, c'est assez ! Et c'était dur, un rude trois semaines. Mais je ne savais pas quand tout cela allait se terminer et je ne savais pas quand je devrais arrêter. Le *Cours* est venu en premier... « Le texte »... que nous appelions initialement « Le Cours ». Le « texte » est le mot juste, et il est venu en premier. Quand il fut terminé, il y eut une pause, quelque chose comme trois mois d'interruption.

Q : Vous n'aviez aucun envie d'écrire alors ?

H : Le processus a recommencé. J'ai dit à Bill et à mon mari : J'ai l'horrible sentiment qu'un livre d'exercices va venir s'ajouter, mais c'est peut-être juste un... vous savez... peut-être que je serai laissée en dehors de ça. Mais je le savais. Il est devenu évident que ce serait moi. Et j'ai su à ce moment-là qu'il y aurait aussi un « manuel pour enseignants », parce que bien sûr les professeurs en ont besoin pour enseigner. Je savais que ça allait s'organiser dans ce sens-là et ce fut ainsi.

Q : Pensez-vous que c'est réellement terminé à présent ?

H : Je pense que oui. Je pense que oui ! La seule chose que je pourrais être en mesure de faire, même si j'hésiterais à le faire, parce que... je crois très fermement que mon engagement inclut de n'avoir rien à voir avec le monde des devins psychiques. Je le pense vraiment. Je vous ai raconté l'histoire, mon engagement initial. Mais si je ne l'ai pas fait entièrement ... c'est dans mon autobiographie... et vous le verrez... Ah !... Je pense que c'est vrai...

Je suis convaincue qu'en certaines circonstances je pourrais être capable de le faire si je le souhaite, si c'était vraiment utile à quelqu'un. Selon moi, il y a des questions que je pourrais probablement poser et j'aurais la réponse. Mais je ne pense pas que je voudrais le faire... ça ferait partie de quelque chose que je ne considère pas comme très important. Mais si quelqu'un était en grande difficulté et que ce serait utile, je pourrais essayer de le faire. Je n'en ai pas eu l'occasion encore.

Q : Donc, vous continuez à entendre la voix ?

H : Oh, non ! Je peux demander ce qu'il convient de faire à propos de quelque chose, surtout si nous sommes les trois ensemble (Helen, Bill Thetford et Ken Wapnick). Et nous pouvons demander et obtenir une réponse. Si on ne le fait pas, on sent comme si on n'est pas sur la même longueur d'onde et on essaie à nouveau. Mais en général nous le faisons.

Selon le *Cours*, nous devrions tous, et chacun peut le faire, poser des questions sur quoi que ce soit et obtenir une réponse. Parfois, c'est très surprenant pour moi. L'une des choses que nous faisons à tort, selon moi, c'est de se mettre à figurer, à évaluer ce qui est important ou ce qui est sans importance, ou bien vous savez,... se couper de certaines choses à demander. Je suis sûre que c'est une erreur parce que je ne pense pas que nous devrions évaluer. Je pense que vous pouvez demander n'importe quoi. Et je doute beaucoup que ce qui est susceptible de se produire pour moi ne puisse arriver à quelqu'un d'autre, s'il le veut. Je veux dire, s'il ressent que c'est ce qu'il veut. Je ne peux imaginer qu'il ne puisse y arriver. En fait je suis certaine que ce n'est pas vrai. Le *Cours* est assez explicite là-dessus.

Q : Donc, vous entendez de temps en temps...

H : J'entends chaque fois que je le demande.

Q : En d'autres termes, à ce stade maintenant c'est vraiment une question de demander ?

H : Eh bien ! À présent c'est davantage une question d'orientation personnelle quant à ce qu'il faut faire pour la suite des choses. Nous ne savions pas si nous étions censés venir ici, par exemple, nous avons donc demandé à ce propos. Nous avons également pensé qu'il nous fallait venir en Californie, ce n'est pourtant pas l'endroit où nous avons l'intention d'aller. Nous avons senti qu'en quelque sorte, puisque Judy (Skutch Whitson) était venue, vous savez, justement à ce moment particulier... Nous sentions très clairement qu'elle faisait partie intégrante de tout ce projet. Mais nous avons demandé car que je suis très, très prudente à ce sujet.

Je suis quelqu'un de très imprudent en général. Je perds sans cesse des choses. Mais je n'ai jamais perdu quoi que ce soit relatif à ce *Cours*. Des gens pouvaient m'arrêter dans le métro et me dire : « Madame, vous avez oublié quelque chose, et tendre la main pour me le remettre. » Les chauffeurs de taxis klaxonnent et me disent : « Vous avez laissé quelque chose sur le siège arrière. » Ou ma secrétaire de dire : « Êtes-vous sûre que cela appartient à ce rapport, il me semble que ce n'est pas le bon ? » Il me fut impossible de perdre ce *Cours*, et ce n'est pas faute d'avoir essayé ! Mais il... m'a toujours suivie, et parfois de très étrange façon. Les gens me le renvoyaient si je le perdais, et je le retrouvais toujours. On n'a jamais perdu quoi que ce soit, ce qui est proprement incroyable.

Si vous me connaissiez, je suis quelqu'un qui perd toujours quelque chose. Une fois nous (Helen & Bill) sommes allés à une rencontre à la faculté où se déroulait une sorte de jeu, vous savez, il fallait deviner, résumée en une courte phrase ou en un mot, qui était la personne. Quelqu'un a dit : « Mon Dieu, où est-ce ? » Et toute la faculté a crié : « Helen Schucman ! » Ils m'ont reconnue immédiatement. Je me sens mieux maintenant, je pense que ça va aller...

Q : Vous êtes un professeur lunatique ?

H : Plus maintenant, je suis juste lunatique. *

* Helen a pris sa retraite de la faculté du Collège des médecins et chirurgiens de la Columbia-Presbyterian Medical Center en 1976, juste un peu avant cette entrevue.